

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1951.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

ANNÉE 1951

SOMMAIRE

	PAGES
Assemblée générale du 29 octobre 1950	5
Assemblée générale du 29 avril 1951.	7
Assemblée générale du 25 novembre 1951.	9
Situation financière	11
Bibliographie	12
Dons au Musée	14
Nécrologie ; <i>M. Jean Rolland</i>	16
<i>Balzac avant Vendôme</i> , par M. J.-E. Weelen	18
<i>Les Vals de la Loire moyenne</i> , par M. Georges Denizot	26
<i>La Croix du Clocher de la Trinité</i> , par M. le Chanoine Gaulandau.	29
<i>Naissance d'une vocation de chercheur</i> , par M. Edouard Valin.	36
<i>Sur une statue de Saint Martin</i> , par M. Jean Dutacq.	42

SAUMUR, IMP. P. RICHOU & FILS
4, PLACE DU MARCHÉ

Jean-Marie
Lecocq
Parr
Arons

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

ANNÉE 1951



SAUMUR, IMP. P. RICHOU & FILS
4, PLACE DU MARCHÉ

SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

87^e ANNEE — 1950

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 29 OCTOBRE

La *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois* a tenu sa 260^e Assemblée Générale, le dimanche 29 octobre 1950, à l'abbaye de la Trinité, dans la salle du Foyer de la Croix-Rouge.

Après avoir remercié l'assistance et présenté les excuses de plusieurs de nos confrères, le président salue, selon l'usage, le souvenir des membres de la Société récemment décédés : M. Duriez de Vildevosse, M. Georgeon, M. Samuel Doucet ; et il souhaite la bienvenue à nos collègues, nombreux, admis depuis la dernière Assemblée Générale.

M. Rémy Fouquet évoque ensuite les principales manifestations auxquelles notre Compagnie a été associée au cours du dernier semestre, et il rappelle tout spécialement les fêtes éclatantes qui ont marqué la commémoration du IX^e centenaire de la fondation de l'abbaye bénédictine de la Trinité de Vendôme. (1)

Une heureuse collaboration s'est établie ou fortifiée avec le *Syndicat d'Initiative du Vendômois*, avec la *Fédération des S.I. du Loir-et-Cher*, avec l'*Union des S.I. de la vallée du Loir* ; et aussi avec la *Société Amicale du Loir-et-Cher à Paris*, qui a visité en juin dernier à la fois notre ville et une partie importante du Bas-Vendômois : Montoire, Lavardin, Trôo et Couture. De plus, il nous a été donné d'apprécier les expositions de peinture de deux de nos distingués

(1) Voir à ce sujet l'article de M. Weelen. *Bulletin* de 1950, page 42.

collègues, l'une de M. le docteur Martial, et l'autre de M. Charles Portel.

Le Président signale ensuite la publication, sous l'égide de l'*Union des S. I. de la Vallée du Loir*, présidée par notre ami M. le docteur Gamard, d'un guide touristique fort bien conçu ; et aussi les projets de publication ultérieure d'un volume plus complet, dont la rédaction sera confiée à notre collègue M. Weelen, cet ouvrage devant mettre en valeur toutes les beautés et toutes les richesses de notre chère vallée.

Après avoir évoqué plusieurs problèmes importants et en avoir fait la mise au point sommaire — reconstruction de Vendôme, restauration de la porte Saint-Georges, de la chapelle Saint-Jacques, et surtout des bâtiments abbatiaux de la Trinité, statues de Pierre de Ronsard et du maréchal de Rochambeau — M. Rémy Fouquet exprime sa confiance dans l'avenir ; et il termine son allocution sur une citation de l'excellent écrivain tourangeau qu'est M. Roland Engerand qui, reprenant un mot de Péguy, appelle de ses vœux, dans un article récent, la collaboration cordiale et féconde de tous les esprits cultivés de notre région et conçoit avant tout cette collaboration comme « une grande amitié ».

*
**

Le secrétaire, M. Hamelin, donne les noms des personnes admises au cours du dernier semestre :

M. le Docteur Honoré ; M. le Docteur Paley ; M. Turquet de Beauregard, président du tribunal ; M. Dullin, procureur de la République ; M. le Docteur et Mme Rône ; M. le Proviseur Prévost ; M. Pierre Beschon ; M. Paul Croyère ; M^e Hamelin ; Mme Ballan ; Mme Guillaume ; M. Petiau, à Vendôme ; MM. Augereau, Binet, Granger, à Montoire-sur-le-Loir ; M. G.-G. Gaulier, à Saint-Jean-Cap-Ferrat ; M. Bertaux, à Villedieu-le-Château ; Mme la comtesse Vachez de Russy, à Poitiers ; M. Bigot, au Havre ; M. de Sachy, au Mans ; M. Jacques Gravereau, à l'Hay-les-Roses ; M. Deniau, à Neuilly-sur-Seine ; Mme la comtesse de la Moussaye ; M. Caye ; M. et Mme Jolivet, à Paris.

M. Hamelin indique ensuite que, malgré tous ses efforts, il n'a pas été possible, faute d'adhésions, d'organiser les excursions en « car » qui avaient été prévues l'été dernier. Ce projet sera repris à l'avenir sous une forme nouvelle, en recourant aux voitures particulières. Par ailleurs, en raison du succès marqué de notre première série de conférences d'hiver, de nouvelles conférences sont envisagées. (*Approbation*).

M. Jean Rolland, trésorier de la Société, souligne l'état précaire

de nos finances. La publication du prochain *Bulletin* présente, de ce fait, de sérieuses difficultés.

Sur la proposition de M. Louis Renard, l'Assemblée décide, à l'unanimité, de porter désormais à 200 fr. le taux de la cotisation annuelle.

Il est ensuite procédé au renouvellement de la série sortante des membres du bureau. MM. Hamelin, Rolland et Valin sont réélus à l'unanimité moins une voix. M. le chanoine Gaulandau et M. Louis Renard sont élus avec la même unanimité.

*
**

Dans une seconde partie, M. Rémy Fouquet présente à l'Assemblée, en y ajoutant quelques commentaires, deux documents fort curieux intéressant la période révolutionnaire : en premier lieu, une lettre pastorale de l'évêque constitutionnel Grégoire — le célèbre abbé Grégoire — sur la nécessité du paiement régulier des contributions publiques ; et ensuite une proclamation solennelle des Administrateurs du département du Loir-et-Cher, destinée à calmer à une heure difficile les inquiétudes de leurs concitoyens, les agitateurs qui propagent de fausses nouvelles susceptibles d'alarmer le peuple devant être mis en état d'arrestation.

Ajoutons qu'à l'issue de la réunion l'Assemblée eut la satisfaction de s'intéresser à une maquette du projet de statue de Rochambeau, due à l'éminent sculpteur qu'est M. Leygue ; et aussi à une série d'esquisses du même artiste visant la future statue de Ronsard ; ces travaux ayant pu être présentés à l'assistance grâce à l'obligeante entremise de M. le docteur Errard, et de M. le docteur Chevallier, maire de Vendôme.

• • •

88^e ANNÉE — 1951

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 29 AVRIL

La *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois* a tenu sa 261^e Assemblée Générale, le dimanche 29 avril 1951, à l'Abbaye de la Trinité, dans la salle du Foyer de la Croix-Rouge.

Le Président ouvre la séance en remerciant l'assistance et en présentant les excuses de plusieurs de nos sociétaires. Il salue ensuite le souvenir de nos confrères décédés récemment : M. Motteron-Neilz, de Thoré ; M. Spoerry, de Saint-Martin-du-Bois ; M. Ernest Taru, maire de Lavardin.

Dans un rapide tour d'horizon. M. Rémy Fouquet évoque les

principales questions qui ont retenu notre attention depuis novembre dernier : conférence très attachante de M. le docteur Gamard sur les *fresques romanes de la vallée du Loir* ; publication prochaine d'un *Bulletin* ; liaison avec les *Syndicats d'Initiative* de Vendôme, de Montoire et de la vallée du Loir ; poursuite des travaux de restauration de l'abbaye et de la chapelle Saint-Jacques ; fouilles de Meslay ; approbation par l'Administration des Beaux-Arts de la maquette de la future statue du maréchal de Rochambeau, due à M. Leygue, maquette que nous avons pu admirer lors de notre Assemblée Générale du 29 octobre dernier.

M. Fouquet souligne l'effort poursuivi à Vendôme en vue de la réorganisation de notre Musée, notre Compagnie ayant été associée aux délibérations intervenues entre la municipalité de Vendôme et l'Administration des Musées nationaux, à la suite du départ de M. Charles Portel qui a abandonné récemment sa fonction de conservateur. Notre Société a entièrement souscrit à l'accord de principe intervenu sur ce terrain, et nous avons été heureux d'apprendre la désignation ultérieure de notre vice-président, M. le chanoine Gaulandau en qualité de conservateur. (*Applaudissements*).

M. Rémy Fouquet rappelle ensuite la mort récente d'un grand Vendômois, le R. P. Robert Tardiveau, dont les titres sur le plan littéraire et poétique sont fort estimables ; et il rend hommage à l'œuvre de l'éminent Oratorien, œuvre sur laquelle nous aurons d'ailleurs à revenir.

Le président signale un article récent paru dans le *Mercure de France*, sous la signature de M. Jacques Levron, président de l'Académie d'Angers, archiviste en chef de Maine-et-Loire ; article inspiré par notre dernier *Bulletin* et extrêmement élogieux pour notre Société. Et il termine son rapport moral en mettant l'accent sur la vitalité de notre Compagnie.

*
**

M. Hamelin, secrétaire, fait connaître les noms des sociétaires nouveaux, dont l'admission a été prononcée récemment :

Mme Richard ; Mlle Gassian ; MM. Bourgeois, Vidal, Leblanc, Graveau, Muller, de Jouffroy d'Abbans ; Mme Motteron-Neilz, Mme Renault.

Démissions : Mmes Augeray, Renay-Salmon ; Mlle Valin ; MM. Courtemanche, Raust, Delerst, Tricaud.

Après avoir évoqué la difficulté momentanée tenant à la transformation et à la restauration des locaux du Musée, M. Hamelin fait connaître qu'il envisage pour la belle saison un projet de sorties et d'excursions au moyen de voitures particulières.

M. Jean Rolland présente le compte financier de l'exercice

1950 et le projet de budget de 1951. Compte et projet sont approuvés par l'Assemblée Générale.

M. le chanoine Delort, curé de la Trinité, pose une question pleine d'intérêt sur l'origine d'un vitrail de son église. Ce vitrail est-il du xiii^e ou du xiv^e siècle ? Il y a un doute à lever, et la Société s'emploiera à étudier le problème qui préoccupe à juste titre M. l'Archiprêtre.

M. J.-E. Weelen, retenu en Touraine par une importante manifestation balzacienne, n'a pu être des nôtres. Mais il nous a adressé une excellente étude sur *Balzac avant Vendôme*. En son absence, M. Jean Rolland veut bien nous donner lecture de cette intéressante communication.

M. le chanoine Gaulandeau présente pour son compte une première communication fort attachante ayant trait à la grande croix du clocher de la Trinité, jetée à bas par l'ouragan du 4 février. Enfin, dans une seconde étude, notre nouveau conservateur donne la relation des fouilles entreprises à Meslay en janvier, ces fouilles n'en étant qu'à leur début.

A l'issue de la réunion, les membres de l'Assemblée purent aller voir les débris de la croix de la Trinité, dont les trente-deux morceaux avaient été patiemment remis en ordre par les soins de M. Guiard .



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 25 NOVEMBRE

La 262^e Assemblée Générale de la *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois* a été tenue le dimanche 25 novembre 1951, à l'Abbaye de la Trinité, dans la salle du Foyer de la Croix-Rouge, et elle a réuni une assistance particulièrement nombreuse.

Le procès-verbal de la précédente réunion fut d'abord adopté sans observation. Après quoi, on entendit le rapport moral du président qui, après avoir remercié l'assistance, donna les noms des personnalités excusées.

M. Rémy Fouquet tient à rendre hommage à la mémoire du regretté Docteur Errard, membre du Conseil d'Administration, dont il rappelle la belle culture d'esprit et les heureuses initiatives : encouragements au Musée, articles divers parus dans la presse locale, effort pour la statue du maréchal de Rochambeau, projet d'aménagement et de mise en valeur de la célèbre Fontaine Bellerie, préparation d'une revue fort spirituelle évoquant le séjour de Pierre de Ronsard à Bourgueil et sa rencontre avec son cousin du Bellay. Il va de soi que notre Société s'est inscrite au nombre des amis du

Docteur Errard, qui ont décidé de perpétuer son souvenir par l'érection d'un médaillon à la clinique du Saint-Cœur.

Selon l'usage, le Président rappelle les réalisations récentes auxquelles nous avons été associés : reconstitution du Musée, action du *Comité Rochambeau*, visite du Bas-Vendômois par M. le Préfet Holveck, sous l'égide du Comité de « la plus belle France » ; visite de notre ville et du château de Rochambeau par la *Société Archéologique de Touraine* ; consécration solennelle en l'église de la Trinité d'une chapelle dédiée à saint Martin, émission radiodiffusée en l'honneur de Vendôme.

M. Rémy Fouquet laissera à M. le chanoine Gaulandau, conservateur du Musée, le soin de souligner la qualité de l'effort réalisé sur ce terrain. Il tient à féliciter et à remercier notre ami M. Edouard Valin, qui s'est révélé comme un savant préhistorien et qui a fait don au Musée d'une collection d'objets préhistoriques de haute valeur.

M. le Docteur Chevallier, maire de Vendôme, voulut bien donner d'intéressantes précisions sur l'importance de l'effort poursuivi, en liaison avec la famille de Rochambeau, afin de recueillir en France et en Amérique les fonds nécessaires à l'érection du monument projeté. Il rappela les rapports cordiaux dès maintenant établis entre la ville de Vendôme et les milieux américains les plus qualifiés, et la visite récente d'un éminent humaniste, M. Brown, porteur d'un message d'amitié de l'ambassade des Etats-Unis.

M. le Chanoine Gaulandau voulut bien pour son compte exposer l'état des travaux de réorganisation du Musée. Deux salles importantes consacrées à la sculpture et à la préhistoire se trouvent dès maintenant reconstituées et ont pu être présentées récemment à M. Vergnet-Ruiz, Inspecteur général des Musées de France, et à Mme Cart, chef du service éducatif au Musée du Louvre ; et cette première réalisation, due à l'excellent technicien qu'est notre jeune collègue M. Turquet, a été hautement appréciée.

*
**

Dans une communication du plus haut intérêt, M. Edouard Valin rappela les circonstances qui déterminèrent sa vocation scientifique. Il évoqua surtout ses rapports amicaux avec le regretté M. Clément, qui fut son premier maître ; et il rappela aussi les travaux qu'il poursuivit ensuite, en collaboration avec plusieurs de nos amis aujourd'hui disparus, en particulier M. Gaston Barriier et M. Franchet.

On entendit ensuite la première partie d'un exposé très vivant et très complet consacré au château de Ponce-sur-le-Loir par M.

Norbert Dufourcq ; l'auteur, malheureusement éloigné de nous par un deuil cruel, ayant admirablement mis en valeur les beautés de cette magnifique demeure historique, merveilleusement restaurée, qui constitue à certains égards l'un des témoins les plus marquants de l'art de la Renaissance. (1).

La réunion se termina à une heure assez tardive par la visite des deux salles de sculpture et de préhistoire de notre nouveau Musée, dont Vendôme pourra tirer une légitime fierté.

*
**

Entre temps, M. le Chanoine Gaulandau avait donné l'énumération des objets entrés récemment au Musée. Et M. Poulteau avait fait connaître les noms de nos nouveaux collègues récemment admis dans la Société :

M. Norbert Dufourcq, de Paris, Professeur au Conservatoire National ; M. Jean-Claude Sueur, de Paris ; M. Jean Gobet, de Coulommiers-la-Tour ; M. Abel Norguet, maire de Naveil.

D'autre part, on avait procédé à la désignation de six administrateurs, l'unanimité habituelle des suffrages ayant été obtenue par les candidats présentés par le Bureau : MM. Jean Chabin, Bernard Courtois, élus pour deux ans ; et MM. le Docteur Bourgoin, le Docteur Dattin, Rémy Fouquet et J.-E. Weelen, élus ou réélus pour trois ans.

(1) En l'absence de M. Norbert Dufourcq, cette lecture fut faite par M. Rémy Fouquet.

• • •

SITUATION FINANCIÈRE DE LA SOCIÉTÉ

Le compte 1950 fait ressortir :

En recettes	53.505 80
En dépenses	52.734 »
Excédent de recettes	771 80

La Société possède en dépôt à la Caisse d'Epargne

la somme de. 59.932 »

Soit au total 60.703 80

Les prévisions budgétaires pour 1951 sont les suivantes, chiffres globaux :

Recettes	107.203 80
Dépenses	61.000 »
Excédent de recettes prévu	<u>46.203 80</u>

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages reçus du 1^{er} janvier 1951 au 31 décembre 1951.

I. — DONS D'AUTEURS OU AUTRES

- De M. Plat, à Montrésor, neveu de notre regretté président d'honneur, plusieurs tirages à part des travaux de ce dernier :
L'Omphalos Gallique : Quelques considérations sur son emplacement probable, Vendôme 1917 ;
Rapport sur les fouilles du château de Lavardin, Paris 1924 ;
Le temple gallo-romain d'Areines, Vendôme 1923 ;
Paroles prononcées à l'occasion du quatrième centenaire de la dédicace de l'église collégiale Saint-Jean-Baptiste de Montrésor, 20 novembre 1932 ;
Le pilier de chancel d'Azé, Vendôme 1933 ;
La plaque de harnachement mérovingienne de Mazangé, Vendôme 1937.
- De Mme la comtesse Guy de Rochambeau, *Rochambeau, libérateur de l'Amérique*, par Maurice-Ch. Renard, Paris 1951.
- De l'auteur, M. Raymond Mauny, *Toponymie de la Touraine*. Tours 1951.
- De Mme Massias, plusieurs années du *Bulletin* de notre Société et divers ouvrages.
- De M. le chanoine Delort, archiprêtre de la Trinité, M. le chanoine Achille Bonnin, ancien archiprêtre de Vendôme (1866-1939), par F. Boulliau.

Remerciements sincères à tous les donateurs.

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

- Actes du soixante-quinzième Congrès des Sociétés Savantes, Nancy 1950.

III. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES. ÉCHANGES

1° France

- *Académie des Sciences*. Comptes-rendus hebdomadaires.
- *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire de Béziers*, 4^e série, vol. XV et XVI, 1949 et 1950.

- *Société de Borda*. 3^e et 4^e tr. 1950, 1^{er}, 2^e et 3^e tr. 1951. Signalons aux philatélistes, dans le bulletin du 2^e tr. 1951, l'article de M. F. Thouvignon, membre correspondant de l'Académie de Philatélie, sur *la Petite Poste et la Poste Maritime de Bordeaux* (1766-1798).
- *Revue de l'Académie du Centre* (Châteauroux), année 1951.
- *Les Amis du Vieux Chinon*. Tome V, numéro 5, année 1950.
- *Société Archéologique et Historique du Limousin*, tome LXXXIII, 3^e livraison.
- *Revue Mabillon*, numéros 1, 141-142, 159, 163, 164, 165.
- *Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher*, 31^e volume, 1949.
- *Revue Historique et Archéologique du Maine*, 2^e série, T. XXX, livraison unique.
- *Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, bulletins provisoires ronéotypés, 2^e année, numéros 9 et 10, 3^e année, numéros 11, 12, 13.
- *Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4^e série, T. 1, 4^e tr. 1950, 1^{er} 2^e, et 3^e tr. 1951.
- *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 3^e série T. XI.
- *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, numéro 26, années 1949-50, 2^e fascicule.
- *Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois*, n^o 100, 1951.
- *Société Archéologique de Tarn-et-Garonne*, T. LXXVII, année 1950.
- *Société Archéologique de Touraine*, T. XXX, 3^e et 4^e tr. 1949, 1^{er} et 2^e tr. 1950. Dans la séance du 26 janvier 1950, le président de la société, M. Robert Milliat, ancien sous-préfet de Vendôme, a fait l'éloge funèbre de l'abbé G. Plat et exprimé le souhait de voir publier un jour les observations recueillies par ce dernier lors des fouilles de la collégiale Saint-Georges. (Voir R. Milliat, *le Saint-Denis du Vendômois*, *L'Illustration*, 2 mai 1936).

2^e Etranger

- *Smithsonian Institution*, Washington. Report of the United States National Museum, 1950.

IV. — ABONNEMENTS, ACQUISITIONS

- *Bulletin Monumental*, T. CIX 1951, 1^{er} et 2^e fascicules. Dans le premier : Dr Lesueur, *Les dernières étapes de la construction de Chambord*.

PH. POULTEAU.

MUSÉE

LISTE des Objets entrés au Musée depuis Mars 1951

- De M. Henri Cambon, ministre plénipotentiaire en retraite :
 - Une stèle funéraire provenant d'une des colonies grecques d'Asie-Mineure ;
 - Deux peintures : Vues de Madrid.
- De M. Valin, secrétaire-adjoint de notre société :
 - Une très importante collection de préhistoire provenant de ses recherches en Vendômois, particulièrement à Martigny ;
 - Un mortier à fard, probablement précolombien, (?) trouvé à Vendôme ;
 - Un clou romain ;
 - Un dé à coudre mérovingien, trouvé dans une tombe à Naveil ;
 - Divers objets intéressant le folklore, dont un croc, trois arches à buée, une curette à charrue, etc...
- De M. Loiseau, bourrelier à Vendôme :
 - Une fourche à foin (en bois).
- De M. Bellande, de Paris :
 - Une série de gravures de la Chalcographie du Louvre
 - Armoiries de :
 - Henri de Beaumanoir de Lavardin ;
 - Filibert de Beaumanoir de Lavardin ;
 - Louis de Vendôme, cardinal ;
 - Louis-Joseph de Vendôme ;
 - François de Vendôme ;
 - Dix-sept gravures de Queyroy sur le vieux Vendôme.
- De M. Lebert, jardinier, rue Jean-Jaurès :
 - Quelques monnaies, pour la plupart Louis XIII, trouvées dans son jardin.
- De Mme Motheron, de Thoré :
 - Un couteau de chasse.

- De M. Morlet, directeur de la Caisse d'Epargne :
Une petite collection de préhistoire.
- Anonyme :
Des vases gaulois trouvés à Tourteline, en 1948, lors des travaux d'adduction d'eau.
- De la Communauté des *Bénédictines du Calvaire* :
La statue de pierre d'Honoré de Barentin (début du xvii^e) qui se trouvait dans la chapelle des Cordeliers avant la Révolution.
- De M. Alain Fonquernie :
Le numéro spécial du *Carillon*, du 6 août 1940.
- De M. Guiard, gardien du Musée :
Un croc, deux serrures, un peson ; une série de lanternes ; une tête de vierge en terre cuite (début xvi^e) trouvée dans le clocher de l'église de Sargé.
- Du Lycée Ronsard :
Deux anges (en bois) xviii^e siècle.
- De M. le comte Michel de Rochambeau :
Moulage de la plaque apposée à Brest en l'honneur de Rochambeau et de Grasse.
- De Mmes Mac Leod et Massias, à Vendôme :
Une importante collection de coquillages ;
Une amphore romaine trouvée à Fréjus ;
Une série de lampes à huile, modernes ;
Une série de fers à tuyauter les bonnets.
- De M. Jean Gobet, à Coulommiers-la-Tour :
Le linteau du four banal de Coulommiers : écusson aux armes de France ;
Un séran ; un marteau à battre les faux ; une paire de bottes pour faucarder ;
Un fléau de balance (1786) en fer forgé ;
Un bouquet de mariée ;
Un extrait de procès-verbal de la fabrique de Coulommiers (1696).
- De M. Fresneau, à Lavardin :
Un fer de hallebarde, trouvé par lui dans les ruines du château.
- De M. Huché, à Areines :
Sept monnaies romaines en bronze, trouvées dans le gué de la Houzée.

(A suivre).

M. Jean ROLLAND

Un de nos meilleurs collègues, particulièrement estimé, vient de s'éteindre à Vendôme, dans sa 75^e année.

De vieille souche vendômoise, M. Jean Rolland était fort attaché à notre société qu'il a servie de son mieux pendant de longues années. Il a, en effet, succédé à son père dès 1919 dans la fonction de trésorier qu'il a conservée jusqu'à sa mort, survenue le 7 février dernier. La qualité de sa gestion financière fut admirable. Ordonné, méthodique, extrêmement scrupuleux, il apporta toujours le plus grand soin à la tenue de ses comptes, à la préparation de nos budgets, à l'encaissement des cotisations, à l'administration de nos deniers, au règlement de nos dépenses, au contrôle de nos effectifs, à la mise à jour d'un répertoire permettant de suivre aisément les mutations survenues parmi nous, les inscriptions nouvelles, les deuils, les changements d'adresse. Tâche modeste certes, mais indispensable et sans laquelle aucune société ne saurait prospérer.

Ce n'était là d'ailleurs qu'un aspect, et non le plus important, de la personnalité de M. Rolland. En réalité, il était pour nous l'expression vivante de la plus haute et de la plus belle tradition vendômoise. Aussi courtois que cultivé, il représentait la pérennité de l'esprit local dans sa forme la plus authentique et la plus attachante.

A notre époque difficile et souvent décevante, M. Jean Rolland, indifférent aux soucis matériels dont il connut sa large part, pratiquait à un degré éminent la morale la plus élevée, la droiture, la dignité, la simplicité, la modestie, la pondération, le désintéressement, la fidélité aux principes qui honoraient sa famille et qui avaient fortement marqué son éducation première. On peut dire qu'à Vendôme son nom était devenu synonyme d'abnégation, de sens social, d'indulgente bonté.

On était sûr de le trouver partout où il voyait un devoir à remplir. Son esprit de charité le conduisait inlassablement auprès des familles en deuil, au chevet des malades, à l'hôpital, à la maison de retraite du Saint-Cœur. Membre du Conseil paroissial de la Trinité, il était extrêmement attaché à toutes les œuvres d'action religieuse.

Par ailleurs, il présidait avec dévouement le Conseil des Directeurs de notre Caisse d'Épargne, et il fut aussi le Président du Comité des Pupilles de la Nation.

Il apportait un concours précieux aux œuvres de défense sociale, à la protection des mineurs traduits en justice et de l'enfance en danger moral, à la Commission post-pénale, à la défense de l'épargne. Il était tout naturellement à la tête des comités de lutte contre le cancer et contre la tuberculose. Et il comptait aussi au nombre des collaborateurs les plus zélés du Comité de la Croix-Rouge, dont il était le dévoué vice-président, après en avoir assuré très longtemps le secrétariat. Il était titulaire de la Médaille d'argent de la Croix-Rouge, du Mérite Social et des Palmes Académiques. De plus, la médaille de l'Éducation surveillée, pour laquelle il avait été proposé à la veille de sa mort, vient de lui être attribuée à titre posthume en raison des nombreux services qu'il avait rendus aux œuvres de l'enfance abandonnée.

Nous conserverons fidèlement et respectueusement le souvenir de cet homme de bien qui nous honora de son amitié. M. Jean Rolland comptait à nos yeux au nombre des dignes successeurs des vieux Vendômois qui fondèrent notre Compagnie, il y a près d'un siècle ; et nous n'oublierons pas que par son caractère, par ses activités, par son exemple, il a exercé une heureuse influence et qu'il a servi fort efficacement notre chère Société.

R. F.

ERRATA

Dans le *Bulletin* de l'année 1950, notre étude consacrée à *Saint-Julien-le-Vendômois* appelle les rectifications ci-après :

1.) Page 18, dernier alinéa. Au lieu de « ...il n'en est guère que deux saints de ce nom... », il convient de lire : « ...il n'est guère que deux saints de ce nom... »

2.) Au bas de la page 23, renvoi (1), au lieu de « *Au xvii^e siècle, son petit-fils Louis-Joseph de Mercœur...* », lire « *Au xvii^e siècle, son fils Louis-Joseph de Mercœur* ».

R. F.

Balzac avant Vendôme

J.-E. WEELLEN

Pendant ses années d'études à Vendôme, Balzac a souffert d'un profond isolement. Dans une page célèbre du *Lys dans la Vallée*, d'un caractère nettement autobiographique, il impute ses souffrances beaucoup plus à la froideur de sa famille, particulièrement de sa mère, qu'à la sévérité des maîtres avec lesquels il resta en relations jusqu'à sa mort (1). D'où les jugements, parfois accablants, des biographes du romancier sur ses parents.

Grâce à des découvertes récentes, notre attitude est beaucoup plus nuancée : le père et la mère de Balzac ont consenti les plus grands sacrifices pécuniaires pour donner à leur fils aîné une solide instruction, et cela dans un temps où l'argent et les denrées coloniales étaient rares puisqu'il correspondait au blocus continental et à l'invasion du territoire. Les textes officiels, spécialement les palmarès du collège de Vendôme, montrent d'ailleurs que l'enfant a répondu d'une certaine manière à cet effort familial en remportant quelques succès scolaires. La légende du mauvais sujet à vécu. (2)

On englobait jusqu'ici, dans la même réprobation, le premier

(1) Mme Vve de Balzac dans une lettre au Proviseur du Lycée de Vendôme, pour recommander un jeune protégé, fait allusion à ces bonnes relations d'autrefois. *Archives administratives du Lycée de Vendôme*.

(2) Cf : Daniel Vannier, conservateur du Musée de Beaugency : *Balzac au collège de Vendôme* (imprimerie Paul Lebugle, Beaugency 1949) ; Jean Martin-Demézil, archiviste en chef de Loir-et-Cher, préface du catalogue de l'Exposition : *Balzac à Vendôme* (Gibert-Clarey, 1949), et nos propres études, sous le pseudonyme de Jean Dutacq : *Balzac au Collège de Tours*, dans la revue : *Au Jardin de la France*, automne 1949 ; *Balzac et la Pension Leguay* : *ibidem*, été 1950. Voir aussi : J.-E. Weelen : *Balzac et la Pension Leguay*, dans *La Revue des Sciences humaines*, fasc. 57-58 (Lille, Faculté des Lettres), janv.-juin 1950, et J.-E. Weelen-Dutacq : *Comment Balzac apprit à lire*, dans *Balzac à Saché*, publication de l'Association des Amis de Saché, avril 1951, et *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine* (tome XXX, 1^{er} et 2^e trim. 1950).

maître de Balzac, celui chez qui, à Tours, il avait appris le rudiment et où, selon son expression, il fut si souvent « méprisé et goguenardé ». La plainte de Félix de Vandenesse, le héros du *Lys*, est émouvante : « *J'entrai dans une horrible défiance de moi-même en trouvant là les répulsions que j'inspirais en famille. Là, comme à la maison, je me repliai sur moi-même. Ceux que je voyais aimés étaient de francs polissons, ma fierté s'appuya sur cette observation, je demeurai seul. Ainsi se continua l'impossibilité d'épancher les sentiments dont mon pauvre cœur était gros. En me voyant toujours assombri, haï, solitaire, le maître confirma les soupçons erronés que ma famille avait de ma mauvaise nature. Dès que je sus écrire et lire, ma mère me fit exporter à Pont-le-Voy, collège dirigé par des Oratoriens qui recevaient les enfants de mon âge dans une classe nommée la classe des Pas latins, où restaient aussi les écoliers de qui l'intelligence tardive se refusait au rudiment* ».

Certes, Balzac ne nous impose pas de prendre cette page de roman au pied de la lettre, mais puisque *Le Lys dans la Vallée* est construit sur du réel, nous avons le droit de nous demander si l'enfer de la « petite pension » de Tours a réellement existé. Nous connaissions son nom par la sœur du romancier, Laure Surville ; elle s'appelait la Pension Leguay. Une recherche aux Archives Départementales du Loiret nous a permis de retrouver dans le fonds de l'ancienne Académie d'Orléans l'important dossier concernant cette pension tourangelle illustrée par le passage du jeune Honoré (3). Mieux que dans un roman, nous y respirerons l'atmosphère dans laquelle le créateur de la *Comédie Humaine* s'est éveillé à la vie intellectuelle.

*
**

Un enfant de cinq ans tenant d'une main un petit panier d'osier, dans lequel se trouve son repas, et donnant l'autre main à un serviteur, baptisé pour la circonstance valet de chambre, remonte la rue de l'Armée-d'Italie, aujourd'hui rue Nationale, tourne à droite, rue de la Scellerie, pour s'arrêter au n° 71 devant une vieille façade faisant vis-à-vis au théâtre établi dans la chapelle désaffectée du couvent des Cordeliers. C'est Balzac allant chaque matin à la Pension Leguay, qu'il fréquenta régulièrement de 1804 à 1807, environ trois ans. Sans avoir atteint son apogée qui se produira vers 1810, la pension Leguay était l'une des mieux cotées de la ville de Tours où les pensions privées pullulaient. Remarquons de suite que si un comte de Vandenesse y eût paru déclassé, Honoré Balzac, fils

(3) Archives du Loiret, série T. 530 (cote provisoire), 204 f.

de fonctionnaire, s'y trouvait à sa place. Les brimades dont il a pu être victime ne venaient donc pas du rang social de ses parents. *Le Lys* nous indique que les élèves appartenaient à la petite bourgeoisie, ce qui paraît exact quand on consulte le *Registre nominal* des élèves de la Pension Leguay. En dehors du contingent de fonctionnaires, le gros des élèves se recrutait parmi les propriétaires terriens du département d'Indre-et-Loire, les commerçants de la cité et l'artisanat (4). On sent que la Révolution encore toute proche avait profondément brassé les classes de la société française.

Ces élèves — une quarantaine environ — étaient, comme à l'habitude, partagés en deux catégories : les internes et les externes. Du point de vue scolaire, deux classes : ceux qui débutaient la langue latine, les grands, *au latin*, et les petits, *à la lecture*, comme on disait, auxquels on apprenait à lire et à écrire. Honoré, à peine sorti des bras de sa nourrice, une femme de gendarme du coteau de Saint-Cyr-sur-Loire, était externe et à la lecture. Quelquefois, les parents s'arrangeaient pour faire donner, à l'extérieur, par un prêtre ou un ancien moine défroqué, « des leçons préliminaires de latin jusqu'à ce qu'ils pussent entrer au collège » (5). Le prix de pension, pour les externes, était de six francs par mois, prix jugé exorbitant par certaines familles qui s'acquittaient mal : « Si un élève est absent quinze jours, on me retranche trois francs. Voyez comme il m'est possible de compléter les douze mois ; les vacances me sont encore rabattues, si nous voulions les exiger, nous serions traités d'exacteurs impitoyables. Vous n'avez nulle idée des désagréments que nous éprouvons dans la perception de la rétribution. Vous n'avez jamais entendu les imprécations qu'on vomissait contre Bonaparte pour la rétribution universitaire » (6). Signe révélateur de l'état d'esprit sous le Premier Empire.

Des bancs des élèves, passons à la chaire du maître de pension. Pierre-Jean-Simon Leguay, qui accolait volontiers à son nom celui de sa femme et signait sa correspondance : *Le Guay-Pinel*, était alors un homme de trente-six ans, de santé robuste et de bonne réputation. Il avait été précepteur chez M. Mignon, ancien procureur du roi au bureau des finances et maire de Tours, en 1790, le même qui vendra au père d'Honoré le bel hôtel de la Rue-Neuve, la future « Maison Balzac ». M. Leguay assurait la classe de latin. Pour la seconde, il se déchargeait sur un adjoint qui faisait aux enfants six heures de lecture par jour. C'était, en 1806, un homme d'âge, Fran-

(4) Un seul élève venait de Vendôme : Théodore Chambert.

(5) Lettre de M. Leguay au Recteur, du 22 novembre 1815.

(6) *Ibidem*.

çois-Sébastien Docque, né à Tours, en 1740, sous le règne de Louis XV (7). Vers 1812, M. Docque, usé par le travail et dont la main tremblait, abandonna à un jeune homme, Sylvain Delaporte, le soin d'orchestrer la chanson de l'alphabet.

Quand un silence relatif s'établissait chez M. Docque, on comprenait qu'il cédait la place au maître d'écriture et de dessin, André-Joseph Benoist. Celui-ci donna à Balzac le goût des jolies majuscules ornées d'arabesques dont il couvra, plus tard, la page de titre de ses manuscrits ou la couverture de ses portefeuilles. L'établissement comprenait aussi un médecin et un prêtre. Le docteur Bruneau visitait les élèves et les vaccinait quand ceux-ci n'étaient pas immunisés par la variole (8). Malgré cette précaution, Balzac fut atteint de cette maladie pendant son séjour chez M. Leguay, probablement sous une forme bénigne (9). Un vicaire de la cathédrale Saint-Gatien, toute proche, assurait le catéchisme. Cette matière était obligatoire sous l'Empire depuis qu'elle avait été codifiée dans le *Catéchisme Impérial*, imprimé chez l'éditeur Mame, à Tours. Qui, de MM. Laberge, Dureau et Pinot, vicaires et « chanoines honoraires de la cathédrale » eut l'honneur d'inculquer au futur auteur du *Curé de Tours* les principes de la religion ? Qui dans le monde ecclésiastique du diocèse servit de modèle au célèbre abbé Birotteau ? Le problème a été soulevé depuis longtemps (10). Il est toutefois un personnage qui joua certainement un rôle dans la formation de Balzac enfant, l'archiprêtre de la paroisse, M. Nicolas Simon, le véritable « curé de Tours ». Ce prêtre à la foi profonde, au bon sens et à la bonté légendaires,

(7) *Registre des maîtres de la Pension Leguay* : Leguay Pierre. A commencé à enseigner depuis 1791, d'abord comme précepteur chez M. Troussseau, maître de pension, ensuite chez M. Mignon, propriétaire. Enfin, il tient pension dans la ville de Tours depuis messidor, an V (1797). — Docque François. Enseigne à lire depuis vingt-sept ans, a été maître d'école pendant plusieurs années, précepteur chez M. Troussseau pendant cinq ans ; chez M..... deux ans, et chez moi. Signé : *Le Guay-Pinel*. On aimerait connaître le nom du précepteur, adjoint à M. Leguay, qui précéda M. Docque et que Balzac eut aussi pour maître.

(8) Lettre de M. Leguay au Recteur du 22 novembre 1810 : « Tous mes élèves sont vaccinés et même deux de mes enfants, le troisième le sera aussi, il n'a encore que six mois. M. Bruneau, médecin de notre ville est venu au mois d'août dernier examiner mes élèves et vérifier leurs certificats. Il a reconnu qu'ils étaient tous vaccinés ».

(9) Cf : *Registre d'entrée et de sortie des élèves du Collège de Vendôme* : (Bibliothèque de Vendôme, numéro 460).

(10) Philippe Bertault : *Le chanoine de la Berge, confesseur de Mme de Mortsauf*, dans *Bulletin du Bibliophile*, juin 1948.

déchiffra peut-être le caractère de Balzac enfant en écoutant, dans une chapelle de la cathédrale ou dans un local de la Pension Leguay, sa première confession. (11)

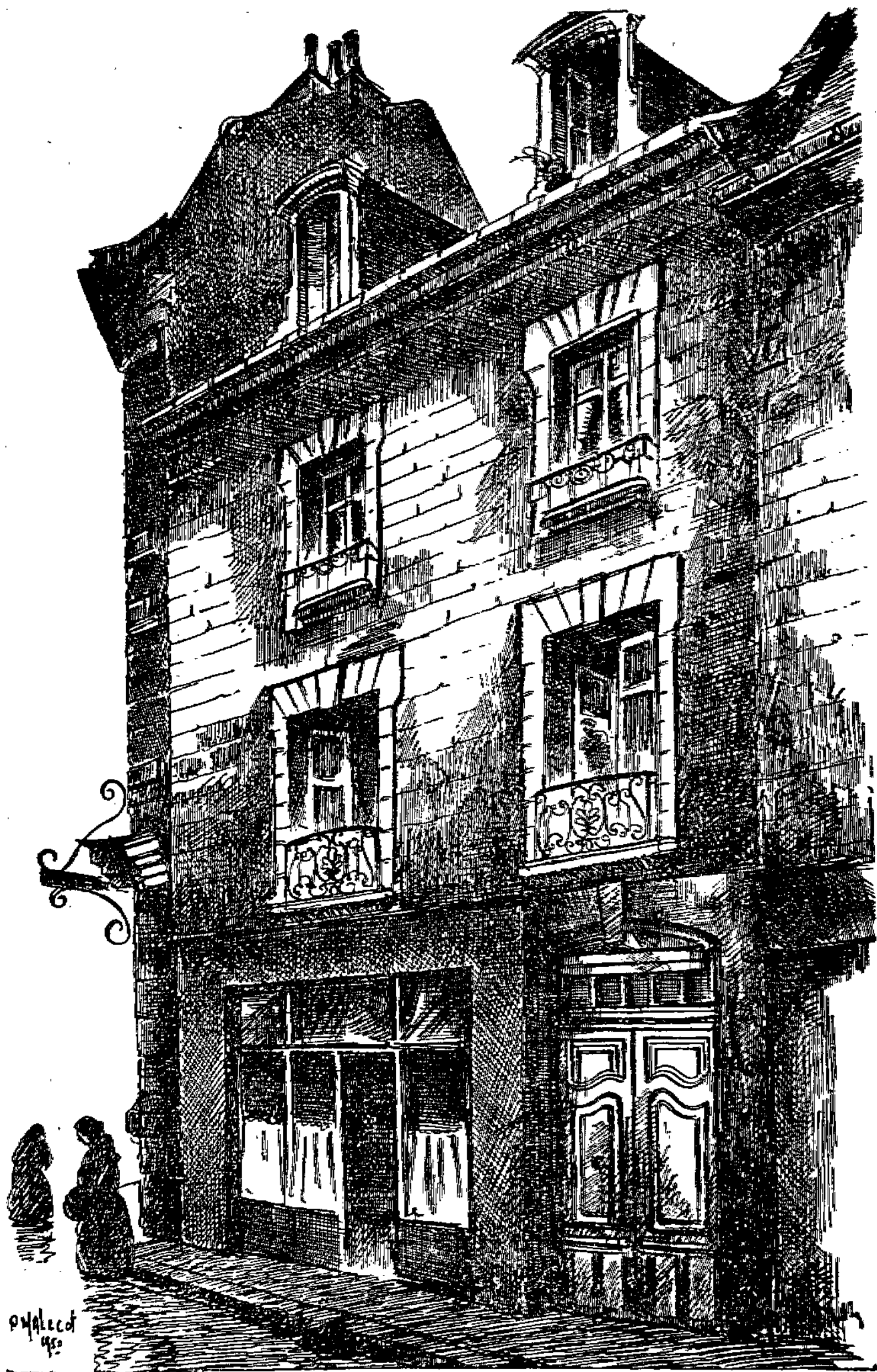
Ainsi que Balzac l'a noté dans *Le Lys*, les externes prenaient leur repas de midi à la pension : sous le préau de la cour de récréation, pendant les mois d'été et, l'hiver, dans une salle chauffée. Repas froid en général, composé de fromage d'Olivet ou de Sainte-Maure, de fruits secs et de tartines de pain étendues de « cette brune confiture », dénommée rillettes de Touraine, plus rarement de rillons, « ces résidus de porc sautés dans sa graisse et qui ressemblent à des truffes cuites » (12). Honoré participait aux récréations les jours de classe, prenant sa part de jeux et de batailles, comme il convient à un garçon turbulent et de bonne constitution. Il n'allait pas en promenade les jours de congé et jouait avec ses deux sœurs dans le vaste jardin paternel, sous l'œil sévère de Mlle Delahaye, gouvernante en titre : « Pendant la République, écrivait M. Leguay, mes congés étaient les *quintidis* et les *décadïs*. Depuis que le culte a été rendu à sa liberté, mes congés sont les dimanches et les jeudis soir ; le matin je fais la classe, tant je suis avare du temps » (13). Le pensionnat se retrouvait au complet pour assister aux *Te Deum* chantés à la cathédrale en l'honneur des victoires impériales, ou aux revues militaires passées sur le terre-plein de la Belle-Fontaine. C'est ainsi qu'il fit la haie sur le parcours du cortège funèbre du soldat-vétérain Jean Theurel, ancien combattant de la guerre de l'Indépendance Américaine pendant laquelle il servit sous les ordres du lieutenant-général de Rochambeau. La mort de ce brave, à l'âge de 108 ans, frappa les imaginations tourangelles au point que le père de Balzac qui signa l'acte de décès en qualité d'adjoint au maire et revêtit, pour la circonstance, son habit brodé d'or de Directeur des Vivres de la 22^e Division militaire, se persuada que l'on devient facilement centenaire (14). Cette sortie extraordinaire du printemps de 1807 fut la dernière à laquelle on puisse se référer,

(11) Mme Balzac ayant mis son fils dans une pension religieuse se fit une obligation de le conduire à l'église. Cf : Abbé Préteseille, Bulletin de la S. A. de Touraine, tome XXIX, 3^e et 4^e trim. 1947 : *Le registre des abonnements aux chaises de Saint-Galien* : « Mme Balzac, un abonnement de 12 frs, à commencer du 1^{er} mars 1805 ».

(12) *Le Lys dans la Vallée*. Edition Calmann-Lévy, p. 5 et suivantes.

(13) Lettre au Recteur, du 27 mai 1811.

(14) Acte de décès de Jean Theurel, dans les *Registres de l'Etat Civil de Tours* et sépulture du même dans les registres paroissiaux de la cathédrale (11 mars 1807).



(CLICHÉ JARDIN DE LA FRANCE)

L'ANGLE DE LA RUE DE LA SCELLERIE, A TOURS
OCCUPÉ PAR LA PENSION LEGUAY

(DESSIN DE P. MALÉCOT)

puisque, trois mois plus tard, le 22 juin, l'élève Balzac était « exporté » non pas à Pontlevoy tenu par l'ex-bénédictin Chapotin, comme *Le Lys* le laisserait supposer, mais à l'institution de MM. Mareschal et Dessaignes, anciens oratoriens, à Vendôme. (15)

*
**

En refermant le dossier Leguay, une question vient à l'esprit. Dans quelles circonstances le petit Honoré a-t-il quitté la pension de Tours ? L'espèce de complot où les parents, le maître et les camarades de Balzac auraient trempé, donnant à l'enfant « le courage du désespoir », paraît trop bien monté. L'injustice dont il fut victime en famille, un soir que ses sœurs le laissèrent punir à leur place, trop minime pour motiver un éloignement définitif. L'explication la plus rationnelle est fournie par M. Leguay lui-même dans une lettre au Recteur, du 28 octobre 1810 : « Les revers que j'éprouve présentement sont tels que je n'en ai pas encore éprouvés depuis quatorze ans. Je perds presque tous mes grands qui entrent partie au collège, partie chez M. Troussseau, d'autres à Vendôme et à Pont-le-Voy. Si je n'obtiens pas l'exemption de la rétribution pour les enfants du premier degré qui sont ma pépinière, voilà ma classe déserte ; que devenir avec une femme, trois enfants, deux domestiques et un précepteur ». Ainsi, l'issue naturelle de la petite pension était l'entrée dans les collèges de Tours, de Pont-Levoy ou de Vendôme. Comme nos écoles primaires, la pension Leguay ne pouvait être qu'un premier échelon (16). Loin de blâmer la famille Balzac de sa détermination, il faut donc, au contraire, louer sa sagesse et sa largeur de vue.

Il resterait à connaître les raisons qui ont orienté son choix. Le nom du collège de Tours où Balzac, après Vendôme, passera le

(15) Cf : *Balzac au Collège de Vendôme*, discours de la distribution des prix du 31 juillet 1902 par M. Bonhoure, et notre article : *Balzac fut-il élève du Collège de Pontlevoy ?* dans la *République du Centre*, du 6 juin 1950. Balzac se trompe quand il écrit que Pontlevoy était « un collège dirigé par des Oratoriens ».

(16) Au reste, il ne faut pas attendre de M. Leguay plus qu'il ne peut donner : « Après une journée de quatorze heures de travail, sans relâche, je prendrai sur mon repos, au risque de tomber malade pour vous satisfaire, écrit-il au Recteur qui lui réclame ses feuilles de mouvement d'élèves. Vous me demandez une observation sur chaque élève ; que puis-je vous dire d'enfants de 5, 6 et 7 ans qui apprennent seulement à lire. Je pourrai vous parler de l'aptitude, de l'application et des progrès de ceux qui sont au latin ». *Lettre du 17 juin 1810*.

troisième trimestre de 1814, a dû être prononcé (17). On pensa certainement à Pont-Levoy où Balzac fait entrer le héros de son roman, Félix de Vandenesse. Finalement, c'est Vendôme qui l'emporta à cause de la bonne réputation du collège. Son prospectus, habilement rédigé par Mareschal, circulait en Touraine. Les familles bourgeoises y envoyaient leurs fils. Un garçon dont le père était locataire de la « maison Balzac » s'y trouvait déjà depuis quelque temps. Comment résister à cette pression quand on a de l'ambition pour un enfant qui montre des dispositions ?

La mère de Balzac y céda, car nous sommes d'accord avec l'auteur du *Lys dans la Vallée* pour la charger de cette responsabilité. N'oublions pas qu'elle était alors enceinte de son second fils, Henri, qu'elle avait besoin de calme et que les premières explosions du tempérament et de l'imagination d'Honoré l'inquiétaient. Qui pouvait maîtriser cette nature excessive, sinon les grands éducateurs des bords du Loir ? Elle abandonna totalement l'enfant à leurs soins (18). On sait ce qui en advint. Balzac échappa aux disciplines de Vendôme, comme il échappa aux nécessités de la vie. Plus tard, ayant probablement rendu justice à sa mère dans son for intérieur, il évoquera en souriant dans sa correspondance avec son condisciple Fontemoing, avocat à Dunkerque, les « culottes de bois et autres Vendômoiseries » de l'âge ingrat. (19)

(17) Avant nos recherches sur le collège de Tours, on pensait que Balzac avait bouclé son année scolaire 1813-1814 dans cet établissement. La maladie dont il fut atteint au printemps de 1813 nécessita sans doute une longue convalescence et des leçons particulières à la maison. Cf : l'étude que nous compléterons bientôt : *Balzac au Collège de Tours op. cité*.

(18) On consultera avec profit sur l'enfance de Balzac à Tours et à Vendôme le *Calendrier de la Vie de Balzac de 1716 à 1810*, établi par M. Jean-A. Ducourneau dans *Les Etudes Balzaciennes*, numéro 2, septembre-décembre 1951, d'après des sources nouvelles.

(19) Si l'on ouvre les palmarès du collège de Vendôme (Soudry, imprimeur, place d'Armes) des collections J. de Vasson et E. Beaussier, on s'aperçoit qu'en 1809 Balzac, élève de septième, eut un *premier prix de version*, un *accessit de thème* et un *deuxième prix d'orthographe* ; en 1810, en sixième, un *premier accessit de version*, un *premier accessit d'orthographe*, sans compter les distinctions accordées par les jeunes « académiciens ». Un fléchissement se produisit en 1811 et 1812. C'est l'époque où Etienne Beaussier écrivait à ses parents : « Le pauvre Balzac est toujours le même ». Cf : *Balzac et ses condisciples au Collège de Vendôme*, par Horace Hennion (*Centre-Eclair* de Tours, mars 1952).

LES VALS DE LA LOIRE MOYENNE

GEORGES DENIZOT

Carte Géologique de la Vallée d'Anjou

Notre carte, illustrant les précédents articles (Bulletin II, p. 57, p. 103, p. 147, et III, p. 29) est établie sur le fond dit d'Etat-Major au 80.000^e : elle comprend le tronçon fluvial, depuis la traversée primaire des Ponts-de-Cé jusqu'à l'origine amont de la vallée à la source de Planchoury.

Des terrains jurassiques pointent au bas du coteau de Saint-Maur et dans le lit de la Loire à Chouzé. Les terrains crétaciques avec un peu d'éocène constituent les coteaux qui bordent la vallée : ils ont été rassemblés sous un même quadrillage, mais les contours ont été figurés, séparant le Cénomaniens c 5, le Turonien c 6, le Sénonien c 7 et l'Eocène, grès et calcaire lacustre, e.

La surface de cet ensemble s'aligne en plateau 100-120 mètres, attribué à la pénéplanation pliocène ; le rebord arrive plus ou moins près du sommet des coteaux, surmontant la Loire de 60 à 80 mètres. Cette surface montre un petit gravier résiduel, d'origine strictement locale et rassemblant l'élément insoluble des assises qui ont existé au-dessus, jusqu'à du Falun miocène qui a été entièrement détruit dans les limites de la carte, mais existe de part et d'autre. Ce semis résiduel a souvent été pris à tort pour une formation alluviale, et notamment au sud de Candé, où la feuille géologique de Saumur, 2^e édition, le figure comme « terrasse de 60 mètres ». Ce n'est qu'une mince couche graveleuse à la base du limon et qu'on aurait pu aussi bien figurer en d'autres lieux.

Le Quaternaire ancien se manifeste par un creusement en-dessous de cette situation hydrographique élevée, au cours duquel il s'est constitué un système de terrasses. De hauts niveaux, vers 50 ou 40 mètres, A 1, sont probables, mais n'ont laissé aucune trace : la première terrasse visible est celle de 30-35 m., A 2, en lambeaux à l'amont et mieux représentée à l'aval, où passant hors de nos limites elle dessine un détour de la Loire par Angers et l'actuelle vallée de la Maine.



Cette période du creusement d'ensemble aboutit à une situation voisine du fond actuel, un peu plus profonde même : c'est la régression chelléenne, l'industrie de ce type ayant ainsi été recueillie à Blaison. Après quoi le plan d'eau a remonté, en alluvionnant au fur et à mesure, jusqu'à une hauteur de 15 mètres sur l'étiage en amont, de 10 à 12 seulement en aval : ces différences étant explicables par des variations hydrométriques. Il s'est ainsi édifié une file de basses terrasses principales, notées B 2, bien continues à droite en face de Saumur : la datation en paraît moustérienne.

Un report en contrebas du fleuve a constitué une très-basse terrasse, B 2, à 5 ou 7 mètres seulement : ces deux terrasses sont bien étagées à Varennes, et c'est la seconde qui règne dans le Véron.

Par dessus cette très-basse terrasse, et se suivant en bordure, on reconnaît les actions éoliennes d'une phase froide attribuable au Paléolithique supérieur. Les dépôts constitués par ces actions ont été notés Bc et figurés par des croix.

Le même figuré a été affecté à des faciès latéraux, des sables et graviers d'origine régionale répondant à l'ensemble des basses terrasses, mais sans précision possible. Ce faciès occupent, entre Beaufort et Longué, l'ouverture de la dépression de Jumelles, hors de notre feuille, et se continuent dans celle-ci. Contrairement à ce qui a été écrit, il n'est pas possible d'y faire une distinction de terrasses qu'on a, bien à tort, données comme ligériennes.

Nous ferons aussi remarquer l'inexistence d'un lambeau d'alluvions anciennes figurées sur les deux feuilles de Saumur au Petit-Puy : il y a là un simple élément du val récent, seulement remarquable parce qu'il s'y trouve les prises d'eau de Saumur.

*
**

Une nouvelle phase de régression a suivi les basses terrasses, le fleuve s'étant abaissé, en creusant son lit au fur et à mesure, jusqu'à atteindre une profondeur qui, à l'embouchure en dessous de Nantes, est d'une trentaine de mètres, mais ici se réduit à 12 mètres en aval et 10 mètres en amont sous l'étiage actuel. J'ai, dans plusieurs notes, donné l'explication purement hydrométrique de cette inégalité. Cette position abaissée, qui doit encore appartenir au Paléolithique supérieur, a été suivie d'une remontée, la phase flandrienne, qui a finalement conduit le plan d'eau, toujours sur son remblaiement, jusqu'à la position actuelle. Mais d'une part celle-ci a pu être très légèrement dépassée, d'autre part elle a été atteinte dès une date qui, au sens historique, est très vieille. Il s'est alors édifié un vieux lit, demeuré sous forme de montilles sableuses alignées sur la droite du fleuve actuel et qui représentent

les grèves du vieux fleuve. Ces montilles sont un élément essentiel dans cette surface si plate que constituent les vals : nous les avons personnellement portées sur les feuilles Angers d'une part, Blois d'autre part de la carte géologique, mais les auteurs des feuilles Loches et Tours n'ont pas cru devoir faire de même, ce qui rompt l'homogénéité des feuilles. Par contre, sur Saumur, suivant certaines suggestions antérieures, on a figuré une partie de ces montilles, mais en les prenant pour la base de la terrasse dite ici ald, qui est notre très basse terrasse. J'ai dénoncé cette erreur : autour de Varennes on distingue très bien la base en question, très grossière, des montilles environnent ce lieu : nos contours sont très différents, en connaissance de cause.

Ces montilles sont repérées par un pointillé, sous la notation R. Nous considérons comme synchrones d'autres montilles, d'aspect semblable et parfois plus grossières, qui tiennent la bordure droite extrême de la vallée, surtout autour de Beaufort : elles ont été attribuées au lavage des basses terrasses par les courants de crues longeant cette bordure.

Le reste de la vallée, laissé en blanc sur la carte, est occupé par des limons de crues et des vases marécageuses. Souvent celles-ci laissent percevoir, notamment devant Corné, le substratum constitué des sables et argiles du Cénomaniens : il n'a pas paru possible de les figurer.

Cette vallée, que nous disons « récente » et dont le représentant essentiel est fourni par ces montilles, est daté par son antériorité à des stations du Bronze, sinon partie terminale du Néolithique. Depuis, la Loire s'est reportée sur son emplacement actuel, mais n'a que très peu varié en plan comme en hauteur. On a figuré par un trait simple certains éléments du cours fluvial ayant pu exister au moyen-âge, et notamment l'état probable à cette époque du confluent de la Vienne.

Les chiffres inscrits dans le lit mineur sont les cotes d'étiage de la Loire.

La Croix du Clocher de la Trinité

H. GAULANDEAU

Le dimanche 4 février 1951, la croix qui surmontait le clocher de la Trinité s'est abîmée au sol. Un vent assez fort soufflait du sud-ouest. Vers 16 h. 30, se détachant de sa tige brisée à la partie inférieure, heurtant dans sa chute une des tourelles qui flanquent le tambour du clocher, elle est venue s'abattre à douze mètres environ de la base, en face de la porte du bas-côté nord de l'église, mais hors des grilles, dans la rue. Elle s'y est brisée, laissant des traces profondes sur le sol.

C'est miracle qu'aucun accident ne se soit produit à cet endroit où passent des gens et où s'arrêtent des voitures. Deux ou trois personnes seulement se trouvèrent là et en furent quittes pour l'émotion. On peut se féliciter aussi que la pesante masse de fer ne soit pas venue se projeter contre la façade de l'église : la frêle dentelle de pierre n'eut pas résisté à un tel coup de bélier. Seuls quelques gros fragments de pierre, détachés de la tourelle endommagée, qui avait fait dévier la trajectoire, vinrent s'abattre devant le portail principal.

Les morceaux de la croix, il y en a trente-trois, furent immédiatement ramassés et mis en sûreté, grâce au zèle et au dévouement de M. Guiard. Ils sont actuellement déposés dans la chapelle abbatiale. Replacés bout à bout, ils mesurent 2 m. 30 pour le bras horizontal et 3 m. 38 pour le bras vertical, non comprise la tige de cuivre qui portait la girouette et se terminait en paratonnerre.

Quelle est la cause de cet accident ? Il semble bien que la rupture se soit produite à l'endroit précis où fut effectuée une des réparations antérieures. On remarque très bien en effet le raccord « en gueule de loup » et des traces de limage, et on voit très distinctement la « paille » qui, dans la soudure, devait tôt ou tard causer la rupture de la tige. D'ailleurs l'ensemble de la croix laisse apparaître plusieurs autres réparations et notamment un croisillon de fer ajouté au centre, de façon assez sommaire, semble-t-il, et fixé par des boulons industriels dits « boulons Japy » fabriqués en série, et non par des boulons forgés à la main comme on en employait autrefois.

Signalons aussi que la dorure, qui était destinée à préserver le fer, et dont on voit des traces sur le bras supérieur, avait à peu près disparu.

Les trois flèches de la girouette ont été entraînées dans la chute de la croix. Elles sont à peu près intactes, quoique assez tordues. Les barbes en cuivre portent les inscriptions que voici :

Barbe centrale : « *Fait* par Leguay à Vendôme, chez Mme Vve Robin, le 3 septembre MDCCCIX ».

Barbe inférieure : « *Refait* par Brault, m^e serrurier, Legeai, Prenant, Ouzilleau et Labeguy, 1855 ».

Barbe supérieure : *Réparé* par Duthier et Guilleu, 1880 ».

Les trois dates sont importantes à retenir. Elles reviendront dans la suite de cet exposé. Mais nous savons ainsi que la girouette et la croix elle-même ont eu des destins différents. La girouette actuelle est celle qui a été faite en 1819, refaite et réparée par la suite, tandis que la croix n'est pas celle qui fut dressée au sommet du clocher dans les premières années du siècle dernier. Nous allons dire pourquoi.

Il n'est peut-être pas sans intérêt, en effet, de revenir en arrière pour nous faire une idée de ce que fut et de ce que devint la croix de notre clocher. Il faudrait dire : les croix, car il y en eut plusieurs : les croix suivent le sort de la pointe du clocher lui-même.

« Il est probable qu'aucune restauration importante n'avait été faite avant le commencement du siècle », écrivait en 1879 M. Robin, architecte. (Bull. 1879, p. 156). Est-ce bien sûr ? Si nous constatons que la pointe du clocher a été détériorée (et bien entendu aussi la croix qu'elle supportait) plusieurs fois en un siècle, n'est-il pas bien à penser que, depuis sa construction au xii^e siècle, la violence des éléments lui fit subir, et sans doute à maintes reprises, semblable dommage ? Nous en avons trace dans deux documents que cite M. Louis Martellièrre, dans son étude sur *les dernières restaurations du clocher de la Trinité*. (Bull. 1884, p. 321). D'après les mémoires manuscrits de Duchemin de la Chesnaye, qu'il cite, nous savons qu'un « violent orage éclata sur la ville au mois de juillet 1762. Le tonnerre tomba sur le clocher, projeta au loin la croix de fer qui le surmontait, et causa de sérieuses dégradations à la flèche et aux bâtiments environnants ».

« Le 21 octobre 1621, s'éleva une si furieuse tempête de vent, de tonnerre et d'éclairs que l'on appréhendait que tout fût renversé par terre. Il n'y eut pourtant point d'autre mal, Dieu merci, que celui que fit le tonnerre en tombant sur le grand clocher et abattit quelques petites pyramides (*sic*), et en passant froissa une des

grosses cloches dont il fit tomber quelques pièces de métal » (*sic*). (Ibid. citation empruntée au *Monasticon Bénédictinum*, BN. 12.700 fonds latin). Il n'est pas fait ici mention de la croix, mais elle dut trembler sur sa base ! Disons en passant que cet orage éclata le jour même de l'introduction de la règle de la congrégation de Saint-Maur à l'abbaye de la Trinité. Présage sinistre, si les moines avaient été superstitieux !

Vint la grande Révolution. La Terreur sévit à Vendôme : assez mitigée de la part des Vendômois eux-mêmes, qui furent toujours gens pacifiques. Mais enfin il fallut bien exécuter les ordres du pouvoir central. On s'aperçut que « la croix avec ses fleurs de lys dominait encore la flèche du clocher. Il fallut abattre ces marques et ces attributs du despotisme et du fanatisme. Malgré les sommes considérables demandées par les ouvriers, on les remplaça par le drapeau tricolore surmonté du bonnet rouge ». (6-24 pluviôse, an II).

Dix-huit mois durant, ce signe de sang et de terreur (comme dit le procureur-syndic Marganne-Rullière) domina la ville. Mais le 8 messidor, an III (26 juin 1795), les administrateurs du district, « amis des lois et de la justice, ne pouvant plus souffrir un spectacle aussi hideux, qui ne peut que leur rappeler les horreurs qui se sont commises et dont ils ont eu si longtemps à gémir, firent enlever ce signe odieux fait pour inspirer des sentiments de cruauté, de férocité et de barbarie... ». (Cité par l'abbé Métais : *l'Eglise de la Trinité de Vendôme pendant la Révolution 1790-1802*, Bull. 1886, p. 91).

Cependant on ne remplaça pas de croix. Ce n'est que huit ans après, en octobre 1803, qu'on s'y décida, après la restauration du culte. D'après l'abbé Gaignot, vicaire à la Trinité, c'était une croix en fer à boules plates aux deux bras et surmontée d'un coq en cuivre rouge. (Cité par L. Martellière, Bull. 1884, p. 200). Par le « journal d'un ouvrier vendômois (Bull. 1869, p. 225) nous apprenons qu'elle fut adossée au pivot de l'ancienne ». Quand le coq fut monté, ajoute-t-il, je fus avec le sieur Bosset, maître charpentier pour qui je travaillais, et son fils le jeune, faire tourner le coq ».

La délibération du Conseil Municipal de Vendôme, datée du 23 brumaire, an XII, et qui concerne ce travail ne nous dit pas les moyens qui furent employés pour l'exécuter. Elle nous apprend seulement les sommes qui furent payées aux ouvriers, savoir :

Pour le placement de la croix du grand clocher	123 fr.
Pour la fourniture de ladite croix.....	120 fr.
Pour le coq	31 fr.

Au total 274 fr.

M. Robin, architecte, à qui nous empruntons ces détails (Bull. 1879, p. 157) ne peut s'empêcher d'ajouter : « Ainsi, tout le travail nécessaire à la mise en place de la croix, comprenant l'établissement d'échafaudages à plus de 80 mètres de hauteur, le montage, la pose et le scellement de la croix ont coûté au total 274 francs seulement. On se demande à notre époque (soixante-quinze ans après) quels moyens pouvaient alors employer les ouvriers pour faire un pareil travail à si bon marché ».

On ne saurait affirmer que cette croix de 1803, « adossée au pivot de l'ancienne », ait été d'une solidité à toute épreuve. Le fait est qu'elle s'abattit quatorze ans plus tard.

« Samedi dernier (2 mai 1818), écrivait le sous-préfet de Vendôme, une nuée considérable, après avoir plané sur la ville depuis 4 jusqu'à 5 heures du soir, a crevé avec la plus grande violence ; la foudre s'est précipitée avec un horrible fracas sur la grande croix qui surmontait la flèche du clocher de l'abbaye, l'a brisée en cinquante morceaux et a renversé vingt à vingt-cinq pieds de cette flèche ». Les matériaux crevèrent le toit du quartier, tuèrent un cuirassier nommé Gaillandre qui se trouvait dans le corps de garde et en blessa quatre autres. Les dégâts furent très importants. Il serait trop long de les énumérer ici, et ce n'est pas notre objet.

Jusqu'au 6 juillet, rien ne fut fait pour les réparer. Le Conseil Municipal décida ce jour-là l'adjudication des travaux, qui fut obtenue en avril 1819 par le sieur Odéré, moyennant la somme totale de 6.990 francs. Entre temps, le sieur Duclos, couvreur, avait pour la somme de deux cents francs, couvert la brèche avec des planches. Pour acquitter les frais de la réparation, on fit abattre et vendre des ormeaux qui ornaient la promenade publique dite du Plant, située derrière le quartier, près du Loir, et la ville inscrivit à son budget de 1819 une somme complémentaire de 3.000 francs.

La cassure qu'avait produite la foudre partait en oblique de la partie supérieure de la flèche et descendait jusqu'à dix mètres au-dessous de la pointe. La reconstruction fut faite partie avec de la pierre de démolition, partie avec de la pierre tendre, et de façon vraisemblablement très défectueuse, puisqu'il fallut y revenir à deux reprises en 1855 et en 1879. Quoi qu'on en ait dit, il ne semble pas qu'aucune réduction de la hauteur de la flèche ait été opérée.

On remplaça donc une nouvelle croix. Elle reposait sur une boule de cuivre et était ornée de fleurs de lys, en cuivre également. Elle resta intacte onze ans seulement. En 1830, au moment de la Révolution, la municipalité résolut de faire disparaître les fleurs de lys, emblème séditionnel. Le sieur Chéron, couvreur, se chargea du travail moyennant la somme de 200 francs. Cependant il renonça

à abattre à coups de marteau les trois fleurs de lys, afin de ne pas compromettre la solidité de la croix, et trouva plus prudent de les scier. Ces fleurs de lys se trouvent au musée de Vendôme ainsi que la boule en cuivre doré qui supportait le pied de la croix et qui fut déposée plus tard. On remarque que cette boule est percée de dix trous et bossuée en de nombreux endroits : ce sont des traces de balles : des gens étaient assez stupides pour essayer leur adresse au tir en la prenant comme point de mire. (Robin, loc. cit.).

En 1855, on constate que la croix oscille de façon très prononcée. Les réparations défectueuses de 1819 n'avaient pas tenu : les moellons de la pointe de la flèche étaient en pierre tendre et les joints n'étaient même pas garnis de mortier ! On fit le nécessaire, du moins on le crut : on posa pour couronnement supérieur une pierre de Villavard qui fut recouverte de plomb, et on consolida les scellements de la croix. La dépense atteignit 1663 fr. 30.

Il y eut d'autres réparations au clocher à partir de 1867 : elles ne concernent ni la pointe de la flèche, ni la croix, qui est toujours celle de 1819 amputée de ses fleurs de lys.

En 1879 on entreprit de grands travaux, et on se décida enfin à construire un échafaudage commode et, si on peut dire, confortable, qui était, paraît-il, un chef-d'œuvre de charpente dont on voit la photographie, par Yvon, dans bien des maisons vendômoises. C'est alors que fut enlevée la boule de cuivre et la croix. Seize assises de la flèche furent reconstruites : un seul bloc de pierre de Poitiers fut placé au-dessus, à la place des trois dernières. Enfin l'amortissement fut formé de trois autres pierres. Le 22 juillet de cette année 1880, on posait la croix au sommet du clocher. On avait pris la précaution de ne pas mettre sa tige de fer en contact avec la pierre « afin de parer aux inconvénients de l'oxydation. La croix en était séparée par un plateau de cuivre rouge. Elle était maintenue en place par une tige de bronze vissée dans son embase. Cette tige, longue de 5 m. 80, traversait les trois pierres du couronnement et se fixait dans une roue à six rayons, également en bronze, scellée dans la maçonnerie de la flèche. (Martellière, loc. cit. p. 191). La hauteur de la partie visible de la croix, de la base à la pointe du paratonnerre, était de 4 m. 41 ».

Il s'agissait d'une croix neuve, en fer forgé. Elle remplaçait donc celle de 1819, amputée en 1830 de ses fleurs de lys.

Nous la voyons figurer sur le dessin en lavis du clocher, exécuté et offert au Musée par M. Boué, architecte, en 1902. Et c'est celle-là même qui a duré jusqu'à ces derniers mois. Cependant elle devait connaître maintes vicissitudes.

Posée, comme nous l'avons dit, en 1880, elle subit en 1884 un

ouragan très violent et cessa d'apparaître verticale. Après examen, on constata que la tige n'était pas faussée, mais qu'un écrou de la base avait cédé. En mars 1885 on resserra l'écrou et on consolida au plomb la jonction de la pierre avec le plateau de cuivre et la tige de bronze dont nous avons parlé plus haut.

Nous arrivons à l'année 1904. Une visite de sécurité, probablement, amène à constater que la base de la croix est descellée depuis assez longtemps. Il faut intervenir d'urgence. On bâtit un échafaudage à la pointe du clocher. On ôte tout l'ingénieux dispositif de fixation mis en place en 1880 et qui s'avérait défectueux. On dépose le cuivre et le plomb, on établit un glacis de ciment sur le dernier bloc de pierre de la pointe et on y scelle la croix, après avoir noyé dans le ciment trois coins de fer reliés à la tige pour la consolider. Je tiens ces précisions de M. Cagna père, bien connu à Vendôme. C'est lui qui exécuta le scellement, au lieu et place de l'ouvrier de l'entreprise Bellanger. D'autre part M. Leleu, entrepreneur de serrurerie, se souvient très bien qu'étant enfant il se plaisait à regarder des fenêtres de l'école Saint-Lubin, les ouvriers qui travaillaient sur l'échafaudage. Le 30 janvier 1905, l'abbé Plat, alors vicaire à la Trinité, inscrivait sur le registre paroissial, à la suite d'un acte de décès, cette indication précieuse : « Ce 30 janvier, la croix du clocher ayant été redressée, on a achevé d'enlever l'échafaudage qui entourait la pointe de la flèche ».

Redressée, et plus haut que précédemment, puisqu'elle mesurait 7 mètres, alors qu'en 1884 sa hauteur totale n'était que de 4 m. 41. (Dessin Boué 1902). Nous avons recherché la raison de cette différence, et nous sommes amené à penser qu'on a dû alors remonter de l'intérieur vers l'extérieur et allonger au moyen d'une soudure la tige qui précède et supporte la croix elle-même. En tout cas cette soudure existait bien, puisque c'est à cet endroit même que s'est produite la rupture en février dernier.

D'autre part, l'abbé Plat, dans sa monographie de l'église de la Trinité (Laurens 1934, p. 66) écrit aussi que la croix mesure 7 mètres, ce qui est également confirmé par les mesures prises sur les morceaux qui sont tombés dernièrement.

Le dernier travail important date donc de l'année 1905. Les ouvriers en furent assez fiers. Comme c'était la coutume, ils promenèrent la croix par toute la ville, quêtant des compliments et des récompenses plus tangibles. Cela dura plusieurs jours, et ils menèrent joyeuse vie, comme on peut bien penser. On raconte à ce sujet plusieurs anecdotes. Les gens pouvaient voir la croix, mais, pour être admis au privilège de la toucher, il fallait payer une petite redevance de quelques sous. On versait la monnaie dans le

coq de l'église de Coulommiers, que les ouvriers de la même entreprise promenaient avec notre croix. Certains citadins se montrèrent fort généreux. Un fabricier de la Trinité, M. Guillot, grand-père de M. Hamar, sortit sur sa porte en robe de chambre et bonnet de coton et donna mille francs aux quêteurs, tant il était réjoui du spectacle !

La croix fut donc remplacée, et continua sa faction sans histoire. En 1943, les Allemands, subitement pris de sollicitude pour la sécurité de la ville, et obéissant à un ordre général qui n'était pas aussi désintéressé qu'ils le proclamaient, firent monter un ouvrier pour vérifier le paratonnerre. En réalité, ils s'emparèrent du platine dont on voit encore les vis de fixation.

Et ce fut enfin l'accident du 4 février dernier.

Telle est, retracée aussi exactement que possible, l'histoire de la croix de notre clocher, maintenant brisée, nous le déplorons tous. La flèche de l'édifice n'en porte plus qu'un fragment. Un tel dommage pourtant n'est pas irréparable : nous venons de le voir par plusieurs exemples. Nous savons déjà qu'on envisage de remplacer la croix, que les premières dispositions sont prises et que le projet est à l'examen.

Bientôt une nouvelle croix sera placée. Souhaitons que, préservée de la malice des hommes comme de la violence des éléments, elle reste longtemps à la place qui est la sienne, à la cime de notre clocher bientôt millénaire, honneur de la contrée et du pays tout entier, orgueil légitime de Vendôme.

NAISSANCE D'UNE VOCATION DE CHERCHEUR

EDOUARD VALIN

Les nécessités de ma profession d'artisan agricole m'obligeant à des déplacements journaliers, pendant une période qui va de Pâques à la Toussaint, déterminèrent pour une grande part, alors que je n'y songeais nullement, ma vocation de chercheur. Disposant d'au moins une heure après le repas de midi, j'aimais faire une petite sortie dans les terres environnant le lieu où m'avait appelé l'exercice de ma profession, quelquefois avec le fermier, pour voir les récoltes en croissance, et quelquefois aussi les troupeaux, car, étant curieux de suivre l'évolution et les méthodes de culture, d'une part, et les agriculteurs ayant l'amour-propre de leur exploitation, d'autre part, nous passions quelques instants reposants.

C'est au cours d'une de ces petites promenades dans les environs de la commune de Lancé, un peu avant la guerre de 1914, que je trouvai ma première hache, une belle pièce patinée de blanc, ce dont je fus ravi. Quelque temps plus tard, je faisais l'acquisition de deux autres haches, au Plessis de Crucheray, en silex blond et de formes différentes de la première.

J'étais de plus en plus satisfait de ces deux trouvailles, mais je ne pensais pas, ne connaissant absolument rien en ce qui concerne la préhistoire, ne me doutant pas même que d'autres outils de cet âge pouvaient exister, qu'il y avait une période paléolithique, une autre néolithique... etc...

C'est alors que dans les premiers temps de 1924 je fis la connaissance de mon premier et vénéré maître : M. Paul Clément qui, ayant besoin d'un renseignement, vit sur mon bureau mes trois haches. Il va sans dire que, comme tout collectionneur, il m'interrogea sur la façon dont j'avais fait cette acquisition. Je crois qu'il aurait été heureux que je les lui cède — il me l'a dit plus tard — mais au cours de notre conversation, je lui fis part de mon grand désir d'essayer d'apprendre ce que c'était que la Préhistoire. L'affaire fut vite conclue et, quelques jours plus tard, un dimanche

du mois de mai, nous faisons notre première sortie, et je prenais ma première leçon dans l'atelier découvert par mon maître, à droite de la route de Vendôme à Blois, au kilomètre 7, près d'un chemin ancien (que les cultivateurs appellent une route) allant de Selommes à Montoire. (1)

La leçon fut fructueuse ; mon maître me fit trouver quelques grattoirs-racloirs, et j'eus la chance de trouver moi-même une petite hache plate, laquelle semblait bien l'intéresser.

C'est ce jour-là que je commençai ma collection.

Mais, avant d'aller plus loin, je dois présenter mon maître à ceux qui ne l'ont pas connu.

Né à Gamberglan, en juin 1861, M. Paul Clément était le fils d'un instituteur, lequel s'intéressait à la préhistoire. Mon maître, dès l'âge de sept ans, accompagnait son père dans ses recherches. Plus tard, il connut M. l'abbé Bourgeois et eut des relations avec lui. Les travaux de M. l'abbé Bourgeois firent autorité dans leur temps, particulièrement ses recherches dans la région de Thenay.

Suivant les traces de son père, M. Paul Clément fit ses études et fut nommé instituteur public à Artins, en 1883, poste qu'il occupa jusqu'à l'âge de sa retraite en 1923, soit quarante années dans ce poste d'Artins, si riche en objets, tant préhistoriques que romains et gaulois.

Il vint se fixer à Vendôme à cette époque, et c'est peu de temps après que nous devions entrer en relations et faire cette première tentative heureuse dont je viens de parler. Il va sans dire que nous nous rencontrions souvent et notamment les après-midi du dimanche. Et, comme il possédait une magnifique collection, très variée, il me faisait de véritables cours, m'indiquant la technique des outils et leur ordre chronologique.

Quelque temps après, nos relations devenant de plus en plus amicales, mon maître me mettait en relations avec M. Gaston Barrier, malheureusement décédé prématurément. M. Gaston Barrier est assez connu des membres de la Société Archéologique, il a publié assez de notices sur ses travaux, je me dispense donc de le présenter de nouveau. Toujours est-il que nous formions une petite équipe bien décidée à travailler pour une même cause. Nous faisons en septembre 1924 et en septembre 1925 une nouvelle fouille du dolmen des Marais, que M. Barrier, seul à cette époque, n'avait pu terminer. Le compte-rendu en a été publié dans le Bulletin de la Société Archéologique.

(1) *Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois*, 2^e semestre 1926 : *l'Atelier néolithique de Sainte-Anne*, par Paul Clément.

En septembre 1926 nous entreprenions tous trois une nouvelle fouille. Nous nous trouvions en face d'une dalle siliceuse, au ras du sol, et je dois dire que nous l'entreprenions sans bien savoir ce qui s'ensuivrait. Je passe sur les détails de ce travail qui dura, je crois, trois longues journées, et je peux vous assurer que le soir nous rentrions exténués. Les résultats de cette fouille ont été certainement les plus fructueux de toutes nos recherches ; ils ont été publiés dans le Bulletin de la Société Archéologique du deuxième semestre 1927 : les principaux documents recueillis sont actuellement au Musée, dans une des vitrines de la salle réservée à la préhistoire. Plusieurs autres fouilles furent tentées en 1927, dont l'une est publiée dans le Bulletin du 2^e semestre 1928, laquelle ne donna que de médiocres résultats. Elle y est désignée sous le titre suivant : *Le dolmen de Pouline*.

Un peu plus tard, la fouille d'un dolmen situé non loin de Pezou fut négative. Enfin, un nouvel effort fut tenté encore une fois dans le marais de Pouline, il fut également négatif et ne donna pas lieu à une publication.

Nos fouilles en commun s'arrêtèrent vers cette époque.

Vers 1926, M. Clément et moi-même, présentés par M. Barrier, entrions en relations avec M. Louis Franchet, secrétaire général à la Revue Scientifique ; il était originaire de notre département. Fils de préhistorien, il continuait la tradition de son père. Il était également chimiste, céramiste, ancien élève de l'école de Sèvres. Il assista plusieurs fois à nos recherches et devint plus tard mon second maître, en 1928, car l'état de santé de M. Clément l'obligea à prendre sa retraite de notre petite équipe. Il devait d'ailleurs décéder en janvier 1932 à l'âge de 71 ans. Non seulement mon maître a fait des recherches sur l'âge de la pierre, mais il a été également l'historien d'Artins et de ses environs. Voici la liste de ses travaux :

Fouilles à Artins en 1891, en collaboration avec M. le marquis de Rochambeau (Bulletin du 1^{er} trimestre 1892) ;

Notice sur la Roche-Turpin, Bulletin du 3^e trimestre 1899 ;

Notice sur la chapelle du Prieuré de Essarts, Bulletin 1899 ;

Monographie de Ternay, 1907 ;

Nouvelles observations sur les enceintes de Ternay et des Hayes, 1905 ;

Monographie de la paroisse des Hayes-en-Vendômois, 1905 ;

Note sur plusieurs sépultures dans le roc, au gué à la Barre, commune de Montrouveau, 1907 ;

Peintures murales de l'ancienne église paroissiale d'Artins, Bulletin de 1909 ;

Château, terres et seigneurie de la Flotte, 1909 ;
Les menhirs de Villedieu, Bulletin 1910.
Trois haches de bronze du Vendômois (Artins, 20 juin 1909) ;
Découverte de deux camps nouveaux en Vendômois, Bulletin 1910 ;
À propos d'une rectification de date, 1912 ;
Un seigneur ignoré du Bouchet-Estouville, 1913 ;
Haches polies, 1917 ;
Note sur une pierre molaire à rigole, Bulletin Société préhistorique française, 1910, pages 61 à 86, 144, 209, 376, 509 ;
Cachette souterraine à Artins (chronique sans date) ;
Un cachot de la commanderie d'Artins, non daté ;
Le tabernacle de l'église de Marcé (près Montrouveau), non daté ;
Les registres paroissiaux d'Artins, non daté ;
La commanderie d'Artins (document), non daté, Bulletin de la Société Archéologique ;
L'inscription du lambris d'Artins, non daté ;
Et enfin un manuscrit très détaillé traitant de la *monographie d'Artins*.

Resté seul avec M. Franchet, des relations très cordiales s'établirent entre nous, et c'est en 1928 que nous devions, selon son désir, nous occuper du Folklore de notre Vendômois, jusqu'à son décès en 1939. Je restai seul, et ce fut la guerre.

Parlons maintenant de la collection que j'ai léguée au Musée ; ce que j'ai légué n'en constitue qu'une partie sélectionnée, laquelle pour l'instant est également exposée dans les vitrines de la salle de Préhistoire, grâce aux bons soins de M. Turquet, chargé de mission par la direction des Musées de France et qui, avec une discrète diplomatie, sut me convaincre que l'heure était venue de faire ce legs. M. Fouquernie, avec un dévouement digne d'éloges, l'a aidé pendant tous ces travaux.

Voici comment a été constituée cette collection. La presque totalité du néolithique vient de la ferme de Martigny. Cette ferme est située à gauche de la route nationale numéro 10, allant de Vendôme à Tours, à 11 km de Vendôme. Près du km 10, à une croisée de chemins, celui de gauche y accède, après avoir passé un pont qui franchit la voie ferrée, laquelle passe près des bâtiments. Cette ferme est située sur un plateau dont l'altitude moyenne cote 128 mètres. La partie où sont construits les bâtiments se trouve sur une masse rocheuse qui s'étend un peu au-delà de la voie ferrée. Là, sont les sources d'un ruisseau, la Brisse. Il y en a quatre. Les deux premières se trouvent entre les bâtiments ; la troisième est agencée en lavoir dont le fond est constitué par la roche. Elle fournit une eau

limpide qui se déverse dans un vivier, dont le trop-plein s'écoule en passant sous la voie ferrée pour rejoindre le ruisseau alimenté par les deux premières sources. La quatrième, plus au nord, est située à flanc de coteau, dans une dépression qui lui sert de canalisation. Elle s'écoule également en passant sous la voie ferrée pour rejoindre le ruisseau principal. De là, la Brisse se dirige vers la route nationale, sous laquelle elle passe vers le km 9, alimente un lavoir situé près du chemin qui conduit de la grand'route à Huisseau-en-Beauce, passe sous ce chemin à la sortie du lavoir, traverse tout le marais de Pouline, ensuite les abords de Marcilly-en-Beauce pour aller se jeter dans le Loir à Thoré.

La ferme de Martigny et ses dépendances s'étend sur trois communes : Huisseau-en-Beauce, Nourray, Saint-Amand-de-Vendôme. Ce lieu, où ces sources donnaient une eau saine et abondante, était bien choisi pour s'y installer et y vivre, et nos lointains ancêtres n'y faillirent point. Aussi, depuis les sources de la Brisse jusqu'à son embouchure, et sur ses deux rives, peut-on toujours espérer trouver des traces de leur civilisation.

J'y ai trouvé peu de haches, mais de nombreux autres outils et ceux-ci souvent non loin des bâtiments. Mes trouvailles les plus intéressantes ont été faites dans les lieux-dits : La Garenne, Chaud-Four, la pièce du Noyer, Les Buttes. L'acquisition de ma collection représente vingt-cinq années de recherches, et se compose de quelques centaines d'outils divers : beaucoup de lames de toutes tailles jusqu'aux petits objets microlithiques, racloirs, grattoirs divers, quelques pointes de flèches, pointes à tranchant transversal, tranchets, pierres de jet, etc... pour ce qui concerne Martigny. Le fermier qui actuellement exploite cette ferme y représente la troisième génération d'une famille avec laquelle j'ai toujours été en relations depuis mon enfance. C'est grâce à l'aimable obligeance de cette famille Brisset que j'ai eu toutes les autorisations d'y faire mes recherches, et ces autorisations sont toujours valables. C'est pourquoi je veux leur témoigner aujourd'hui toute ma reconnaissance.

L'origine de Martigny est donc très ancienne. Non seulement l'âge de la pierre y est représenté abondamment, mais j'ai la certitude, ayant tenté une amorce de fouille, que les Romains, peut-être les Gaulois, y ont séjourné, et une fouille méthodique serait sans doute intéressante.

Au ^x^e siècle Martigny s'appelait Martiniacum, Martigné au ^{xiii}^e siècle, Le Grand Martigny au ^{xvii}^e siècle. Ancien fief et manoir, il relevait du Plessis-Fortia à foy et honneur. Il était entouré de douves d'eaux vives que la construction du chemin de fer a en partie comblées.

Cette terre au ^{xr}e siècle était à une famille qui portait son nom. Robertus de Martiniaco et Hugo de Martiniaco sont tous deux témoins de donations faites dans le Vendômois, tant à l'abbaye de Marmoutier, qu'à celle de la Trinité, vers le milieu et à la fin du ^{xr}e siècle, etc...

La liste des possesseurs de Martigny serait longue à énumérer et sort du cadre de cette communication.

Disons cependant qu'une dame Geneviève Cottin, qui épousa en 1667 Louis de Ronsart, seigneur de Fleurigny, et qui est veuve en 1699, figure dans la liste des possesseurs de Martigny.

Enfin l'acquisition en fut faite en 1854 par la famille Richaudeau et Mme de Sourdis, née Crignon de Mérainville, dont la famille de Cossette hérita vers 1871. Au milieu du ^{xix}e siècle la ferme de Martigny, qui est à la famille de Cossette, passe par alliance à celle de Fontenaille, à laquelle elle appartenait encore en 1909.

Le 24 avril 1933, au cours d'une belle journée, M. Franchet, l'abbé Hémonée, curé d'Autainville, devenu depuis chanoine à l'évêché de Blois, et moi-même, visitons la région de Pezou, où nous avons rendez-vous avec M. le chanoine Hémonée. Le but de notre excursion était le Petit-Chicheray au lieudit « Les Vallées », et, tard dans la soirée, au Breuil-de-Lignièrès, au lieudit « Le Bois-du-Refuge ».

Le soir, nous rentrions avec de nombreux outils, notamment des houes. L'industrie de ces deux stations est très fruste. Aucun outil ne porte de traces de polissage et l'on n'y voit que peu de retouches.

Selon M. Franchet, cette industrie devait représenter la fin de l'époque néolithique, le bronze, puis le fer étant apparus, quoique rares dans le Vendômois.

Vers 1939, M. Franchet décéda à son tour, puis ce fut la guerre. Je restais seul, mais néanmoins je ne manquais pas de continuer mes recherches à chaque fois que j'avais l'occasion d'aller à Martigny. Il devient difficile de continuer ces travaux, en raison des difficultés que nous impose la vie actuelle, moyens de transport, dépenses qui s'ensuivent, deviennent très onéreux. Cependant, des chercheurs courageux, ne craignant pas leur peine, seraient probablement récompensés de leurs efforts.

SUR UNE STATUE DE SAINT MARTIN

JEAN DUTACQ

Dans la chapelle Saint-Martin de la Trinité de Vendôme, un groupe équestre en bois, de la fin du xvi^e siècle, s'est substitué à une banale statue de plâtre depuis l'automne de 1949. L'artiste qui n'était peut-être qu'un artisan a voulu figurer le célèbre *Geste d'Amiens* : Martin encore catéchumène vêtant un pauvre de la moitié de son manteau. Toute l'originalité de la scène, si souvent représentée par les peintres et les sculpteurs, vient de sa naïveté et de sa rudesse. Nul doute que nous soyons là en présence d'une œuvre de la vallée du Loir. Le cavalier qui monte un cheval de trait est vêtu comme aurait pu l'être Ronsard en voyage ; le pauvre est un infirme s'appuyant sur sa béquille ainsi qu'on en voyait sur les routes de pèlerinages. Le caractère folklorique est souligné par la polychromie : teintes plates et nettes où le jaune vif du manteau, partagé par un coup de braquemart, symbolise l'Amour.

Au reste, il n'est pas nécessaire d'étudier plus à fond la statuaire pour démontrer qu'il s'agit d'un travail local, puisque nous avons appris que ce groupe ornait, autrefois, la petite église de Bouffry, où la population l'entourait de vénération (1). Plus tard, le marquis Achille de Rochambeau, qui appréciait la sculpture sur bois, l'accueillit dans son château. Le retour du *Geste d'Amiens* dans une église le rend à sa destination primitive.

Afin d'harmoniser la statue à son support, M. le chanoine Delort, archiprêtre de la Trinité, aidé de notre confrère, M. J.-E. Weelen, fit restaurer le massif d'autel, tailler une table et un socle gravé aux armes des Vimeur de Rochambeau et de S. Exc. Mgr l'Evêque de Blois. Celui-ci qui est venu en Loir-et-Cher *sub signo Martini*, accepta avec joie de consacrer le nouvel autel. Le 1^{er} août 1951, la cérémonie se déroula avec le concours du clergé de la ville et du doyenné, en présence d'une assistance attentive, aux

(1) Ce détail nous a été fourni par M. l'Abbé Latron, curé de Thoré.



(CLICHÉ JARDIN DE LA FRANCE)

premiers rangs de laquelle on remarquait Mme la comtesse Guy et Mme la comtesse Michel de Rochambeau, M. Rémy Fouquet, président, et plusieurs autres membres de notre Société.

Avant de sceller du mortier liturgique le sépulcre de l'autel, Mgr Robin y déposa une pièce de monnaie au millésime de l'année, une médaille de saint Martin et une médaille de saint Pierre, à cause de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens, et aussi pour rappeler les privilèges de l'abbaye cardinale de la Trinité qui relevait directement du pontife romain ; un procès-verbal et un authentique sur parchemin, calligraphié et enluminé par l'artiste tourangeau Henri Lemarié ; enfin, les reliques de trois martyrs des catacombes. (1)

L'instant était solennel pour des archéologues chrétiens. On écoutait, dans le silence, le crissement de la truelle comme s'il s'était agi d'un véritable ensevelissement :

Les saints aussi te viendront secourir

Desquels les corps ont en toi demeure,

chantait le poète Charles d'Orléans. C'était la croyance de nos pères qui se faisaient portraiturer à côté de leurs saints patrons. C'est aussi la nôtre, comme l'exprimait dernièrement l'archevêque-évêque du Mans, Mgr Grente : « Pourquoi nous défendre d'espérer que nos aînés qui peinèrent sur notre sol s'y intéressent encore ? Nous trouveraient assurément incrédules ceux qui prétendraient que saint Louis, saint Martin, saint Rémi et les évêques fondateurs de nos diocèses, et tous nos saints de fraternelle mémoire, ont oublié dans leur béatitude les horizons de leur naissance et de leur apostolat » (2). Qui en douterait, à Vendôme, n'aurait qu'à lever les yeux dans la chapelle Saint-Martin sur le *Geste d'Amiens*, si proche de nous par son accent de terroir, pour en éprouver la chaleur humaine.

(1) S. Redemptus. — S. Alexis. — S. Laetantia.

(2) Georges Grente : *Jeanne de France*.

